

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux



*Ce Journal, qui paraît une fois par
mois, n'est pas mis dans le commerce*



Il est exclusivement réservé aux
soldats blessés aux yeux, à qui
il est envoyé gratuitement, et aux
personnes qui s'intéressent à eux



DIRECTEUR-GÉRANT
M. BRIEUX, de l'Académie française
26, Rue Victor-Massé, Paris



ADMINISTRATION
35, Boulevard du Château
NEUILLY - SUR - SEINE

Liste des Donateurs pour les Soldats Blessés aux Yeux

Mois de Mai 1918

Les Souscriptions de 20 francs au moins donnent droit à l'envoi du journal.

La Société philharmonique de
Saïgon. 1.100 »
MM. F. Moureaux, H. Porte et
Cie, Maisons-Alfort. 1.000 »
Mlle Hella Spandinides, Athènes 1.268 30
Mme Humphreys, Calcutta . . . 12.217 50
En souvenir de notre fille A. Q. 1.000 »
Anonyme, 100 fr. — M. Matringe, Bordeaux,
21 fr. 40. — Les élèves de l'école publique de
filles de Pornic, 20 fr. — M. Gaston Cotellet,
Territet (Suisse), 100 fr. — M. Emilio Fabra,
Buenos-Aires, 25 fr. — Les élèves du lycée
de garçons d'Oran, 1 titre de rente de 50 fr.,
4 o/o. — M. Sanguine, Maisons-Laffitte, 10 fr.
— Pour la réussite d'une affaire, 100 fr. —
Mrs Léonie Bettelini, New-York City, 75 fr.
— Mlle Gaudelin, Savagna, 2 fr. 50. — Mlle
Gros, Savagna, 2 fr. 50. — Mlle L. Pernot,
Lombard, 3 fr. — Mme Coutet, Sellières,
5 fr. — Mme Pernot, Vers-sur-Sellières, 5 fr.

Liste des souscriptions transmise par les Annales

M. Béquerel, pour un groupe d'employés
de la Banque de France, Paris 30 fr. — Ano-
nyme à Paklay, 100 fr. — Capitaine Duhamel,
commandant la 12^e compagnie coloniale à
Fort-Bayard (Chine), 400 fr. — M. P. Pagès,
Saint-Sever (Landes), 10 fr. — Mme Lapiere,
Villefranche (Rhône), 50 fr. — Mme Bernot,
Ferryville, M. de Chabannes, 4 fr. — Ecole de
filles d'Ermont (S.-et-O.), 5 fr. — Mlle Per-
digal, Saint-Jean-de-Pied-de-Port, 10 fr. —
M. A. Weber, Thaon (Vosges), 10 francs. —
Mme E. Navarin, Saint-Louis (Sénégal), 25 fr.
— Mme Cuvinet, Rouen 50 fr. — Anonyme
20 fr. — M. Purutchet, inst. Bustince, Iriberry,
par Saint-Jean-le-Vieux, 50 fr. — Mme Perre-
net, Montpellier, 5 fr. — En reconnaissance,
sœur Thérèse (Maurice), 5 fr. — Un groupe
de dames d'Etupes (Doubs), 100 fr. — Mme
Canevet, Sangatte, 50 fr. — Mlle Noïrot,
Eaubonne, 5 fr. — M. Cottin, Concarneau,
25 fr. — Mlle M. Carrère, Saint-Denis, Réu-
nion, 50 fr. — M. Le Bourgeois, Territet,
Vaud (Suisse), 50 fr. — M. Zula-Crosse,
Paris, 30 fr. — Mlle Gay, Boën-sur-Lignon,
20 fr. — M. Albertini, Choisy-le-Roi, 10 fr.
— Anonyme, 20 fr. — M. Dumain, 2002 Street,
Washington 100 fr. — Anonyme, 50 fr. —

— Mme Camus, Vers-sur-Sellières, 2 fr. —
Anonyme, Roanne, 5 fr. — Mlle B. Clément,
Paris, 20 fr. — Un cœur plein de reconnais-
sance envers notre Dieu sauveur, 20 fr. —
M. N. Ménaschi, Bombay, 54 fr. 20. — Mme
Caroline Stephenson, Sacramento, Cal U.S.A.,
51 fr. 50. — Mme Triboulin, 10 fr. — Mme
Durand Raoult, 25 fr. — Collecte des élèves
des écoles communales de garçons et de filles
de la Garenne-Colombes, 15 fr. — Ecoliers
et écolières de Vierzon-Forges (Cher), 5 fr.
— Comité de l'Aide fraternelle de l'Enseigne-
ment primaire public de la Seine, 20 fr. —
Anonyme, 20 fr. — Mme M. Devaux, Pey-
rehorade (Landes), 10 fr. — Mme M. Vindrier,
Roanne, 100 fr. — Mme Vve A. Gacon, Dingy-
Sainte-Claire (Haute-Savoie), 20 fr. — Mme
A. Vaillant, Préfaillies (Loire-Inférieure),
10 fr. — M. M. de Montille, Paris, 20 fr. —
Mme Couleru, Lugano (Suisse), 50 fr.

Collecte faite par le personnel de la Con-
fiance, compagnie d'assurances d'incendie
50 fr. — Mme veuve Changeant, Tourriers
(Charente), 5 fr. — M. Franceschi, Porto Rico,
100 fr. — M. H. Guéry, Saint-Benoît par Ram-
bervilliers, 20 fr. — Mlle Bauzet, Papeete
(Tahiti), 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Souscrip-
tion du personnel de l'école normale de
Guéret, 13 fr. — Mme Calvayrac, 10 fr. —
M. H. Lanctuit, Montmorency, 5 fr. — G. D.
5 fr. — Anonyme bourguignonne, 10 fr. —
Franco-Belge, 5 fr. — "Maman de Pierre et
Jean", Mme G. Chéron, 2, rue de Strasbourg
Périgueux, 10 fr. — M. Courtier, sergent au
3^e d'infanterie, 11^e compagnie, 2 fr. — Mme
Fittam Taterm, 35, Grave Street, Haddonfield,
par M. Joos Andréan, 85 fr. 20. — Mme Cas-
seville, 2, rue Gounod, Nîmes, 10 fr. — Les
élèves de l'école de garçons de Saint-Ouen-
les-Parey (M. Gravier, instituteur), 20 fr. —
M. J. Quittard, négociant, La Salvétat (Hé-
rault), transmis par M. Astruc, 20 fr. —
M. Couchon, chez Mlle Lechoix, 39, rue
Sedaine, 10 fr. — Mlle Bidault, directrice
école supérieure de Vertus (Marne), 1 titre
de rente 4 o/o de 10 fr. n° 568403.

Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors

(fondé par M. et M^{me} GEORGE KESSLER)

Entrepôt des Matières premières

35, Boulevard du Château, Neuilly-sur-Seine (Seine)

NOTE DU MAGASINIER

Votre vieux pépère de magasinier devient un type bien embêtant.

Sûrement que vous allez le traiter de vieux Ronchonnot. Il ne vous en voudra pas car il est le premier à trouver qu'il devient barbant, mais il tiendra ferme car il est certain d'agir dans votre intérêt.

Vous vous demandez certainement quel toto a bien pu me piquer aujourd'hui pour être aussi rognard et je vais vous dire la chose.

Figurez-vous que le patron vient de me flanquer une sale corvée. Il m'a fait venir et quand j'ai vu son air sérieux j'me suis demandé quoi qu'il pouvait bien y avoir de cassé. C'était-y que les canassons avaient bouffé l'essence du chauffeur? C'était-y que Frégoli avait encore pris une cuite?

« Magasinier, qui m'dit comme ça, où qu'on en est de la camelote? Es-tu certain que nos enfants n'en manqueront jamais? Tu sais que le chiendent, le coco et tout le fourbi, ça ne radine plus bézef des patelins jusqu'on les fauche. Tu sais que les perceurs de bois y commencent à flancher. Tout ça, ça va être des embêtements pour toi, mais t'es pas une gourde et faut que tu te débrouilles pour que mes brosiers manquent jamais de rien, même si la guerre devait durer jusqu'à la gauche. »

Alors, on a cherché des moyens. « Heure et la », que je lui ai dit comme on dit toujours quand on a trouvé un paquet de perlot.

Et alors je lui ai défilé mon boniment : Une supposition qu'on ferait des rationnements pour le pain et la bidoche? — Ta bouche, qui fait le patron, j'veux pas que tu fiches à mes gosses la carte de chien-ent. »

Ca devenait grave, et après de grandes délibérations, voilà ce qui a été décidé :

Nous avons en magasin des tas de marchandises que nous venons de rentrer. Même que si on n'en recevait pas de nou-

velles, on pourrait assurer votre travail pendant plus de six mois. En plus, on a des marchés avec des fournisseurs et, sans blague, on est certain que vous manquerez jamais de rien. Seulement, il y en a d'entre vous qui ont dû avoir la frousse de rester en panne et qui nous font des commandes exagérées. Hier, y en a un qui nous demandait plus de 3.000 bois, sans compter que que quelques-uns se mettent à nous réclamer des 50 kilos de chiendent à la fois. Ça, c'est des accapareurs, c'est des frères qu'ont pas confiance en nous et qui craignent de manquer. Nous, on n'a pas coupé dans le panneau et nous avons réduit les commandes. Vous comprenez que si y en a qui montent des magasins de réserve, quoi qu'y feront les autres? Les accapareurs prendraient tout et y resterait peau de balle pour les copains.

Alors voilà, maintenant on sera très sévères et nous limiterons nos expéditions à 10 kilos pour les chiendent, coco, bassine, tampico, etc., la ficelle à 3 kilos, les bois à 100 par espèces et à 300 par colis. On fera des envois toutes les semaines s'il le faut, et comme nous prenons à notre charge la moitié des frais, il ne faudra pas trop vous plaindre.

Ce truc-là augmentera notre travail, mais au moins avec les stocks que nous avons et les marchés en cours nous sommes certains de pouvoir vous satisfaire aussi longtemps qu'il le faudra.

Maintenant, pour ceux qui ont des commandes spéciales à livrer et pour qui les quantités que je vous donne seraient insuffisantes, qu'ils écrivent au patron, et sûrement que, tant que ça ne gênera pas les autres camarades on tâchera moyen de leur donner tout ce qu'ils veulent.

Pour la première fois, vous trouverez ici la liste des matières premières que nous sommes en mesure de vous fournir avec les prix valables jusqu'au 15 juillet.

VOTRE VIEUX PÉPÈRE DE MAGASINIER.

(Voir le tarif à la page suivante).

LISTE

DES

MATIÈRES PREMIÈRES EN MAGASIN

avec prix en vigueur jusqu'au 15 juillet 1918

Bassiné.	Fr. 2 50 le kilo	Navettes ord. 17.	12 » le cent
Chiendent	7 » —	Navettes ord. 19.	13 » —
Coco.	4 » —	Navettes cint. 17.	14 » —
Ficelle.	13 » —	Navettes cint. 19.	15 » —
Tampico blanc peigné	3 50 —	Parisiennes.	13 » —
Tampico brut	3 » —	Patte coco 18.	55 » —
Balayettes 2 rangs	20 » le cent	Patte coco 20.	60 » —
Blanchisseuses	13 » —	Patte coco 22.	65 » —
Brescias 5/11.	38 » —	Patte coco 24.	70 » —
Brescias 5/13.	42 » —	Teinturier	30 » —
Brosses à ongles	19 » —	Tonneau 17.	20 » —
Brosses en S 21.	27 » —	Tonneau 19.	22 » —
Cantonniers 36	95 » —	Tonneau 21.	25 » —
Cantonniers 40	100 » —	Tonneau 21 2 cordons	30 » —
Crinières 56 trous.	30 » —	Versés 28 trous.	9 » —
Crinières gougées 70 tr.	40 » —	Versés 32 trous.	10 » —
Cure-casseroles.	50 » —	Versés 40 trous.	11 » —
Écrevisses	22 » —	Violon 17 cinq rangs.	12 » —
Garde-robe 1 pièce	8 » —	Violons 19	13 » —
Garde-robe 2 pièces.	35 » —	Violons 21	18 » —
Hollandaises goug.	15 » —	Violons pointus	20 » —
Lave-pont 10.	50 » —	Rotin.	6 50 le kilo
Lave-pont 12.	55 » —	Canne recouvrement	13 50 —
Lave-pont 14.	60 » —	Cannes 2 et 4.	15 » —
Manche balai.	45 » —	Laveuse armée	25 » le cent
Morue	22 » —		

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux

Le " Journal des Soldats Blessés aux Yeux " n'est pas mis dans le commerce : il est adressé gratuitement à tous ces blessés, et aux souscripteurs de vingt francs au moins.

Nous faisons appel à la collaboration de tous, sous forme de critiques, de conseils ou d'articles.

AU SECOURS !

Depuis que paraît ce journal, j'ai pris l'habitude de publier dans chaque numéro la situation de notre caisse.

Je supplie tous ceux qu'émeut le sort de nos soldats aveugles, de lire ce qui suit :

Voici l'état de nos finances :

En Caisse au 30 Avril	123.721 30
Reçu du 1 ^{er} au 31 Mai.	19.440 10
	<hr/>
	143.161 40
Dépenses du 1 ^{er} au 31 Mai.	15.900 40
	<hr/>
En Caisse au 31 Mai.	127.261 »
	<hr/>

La déesse inconnue des bords du Gange qui nous avait, en janvier, envoyé mystérieusement 19.089 francs, est demeurée inconnue malgré la lettre de reconnaissance émue que je lui ai adressée.

Mais elle vient de se révéler à nouveau à nous par un nouvel envoi de 12.217 fr. 50 c.

Je la remercie encore au nom de tous nos camarades, et je la supplie de se faire connaître afin que nos chers soldats blessés aux yeux sachent le nom de celle qu'ils doivent bénir.

... Et heureusement, sa belle offrande est arrivée. Sans elle, nos finances de ce mois seraient dans un état lamentable.

Nous n'aurions reçu que sept mille francs environ, alors que nos dépenses ont atteint près de seize mille francs.

Et comme nous ne pouvons pas, évidemment, espérer chaque mois un tel envoi miraculeux, je suis dans une grande perplexité, et très chagrin.

Si nous ne comptons pas cette offrande exceptionnelle, nous sommes en déficit de près de dix mille francs, et si cette situation devait se prolonger, nous serions ruinés dans un an.

Au Secours!

Dans un an, non seulement le journal ne paraîtrait plus, mais nous devrions cesser toutes nos distributions de secours.

C'est grave.

Pouvons-nous faire des économies?

Pas sur les frais généraux d'administration, en tous cas, car, tout compris, appointements du Directeur-gérant, du Secrétaire de rédaction, des employés, prix du loyer, de l'éclairage etc., leur montant total est de zéro franc zéro centime, ainsi que l'ont constaté, non sans surprise, les contrôleurs du Ministère de la Guerre.

Il faudrait donc réduire nos dépenses.

Que sont-elles?

A quoi, par exemple, ont été employés les quinze mille francs dépensés ce mois-ci?

Nous avons payé les factures de l'imprimeur et les frais d'envoi du journal, nous avons payé les frais d'un séjour d'hiver au bord de la Méditerranée pour un camarade à la fois aveugle et amputé des deux bras; nous avons payé le prix de quelques costumes civils, nous avons aidé des parents à aller voir leur fils à l'hôpital et à l'école de rééducation, nous avons payé une facture à notre fabricant de rasoirs; mais notre grosse, grosse dépense, c'est le secours mensuel que nous avons envoyé à

trois cent soixante et onze familles

Ce secours varie entre vingt, vingt-cinq, trente et quarante francs, selon le nombre d'enfants ou de vieux parents.

C'est cette dépense-là que je vais être obligé de réduire si l'on ne vient pas à mon aide...

Il va falloir faire un choix entre ces familles!

Ah! le douloureux travail, la désolante nécessité!

Il me va falloir ouvrir chaque dossier, peser les misères, scruter les besoins, estimer les souffrances, déterminer ceux auxquels je supprimerai la petite obole à laquelle ils sont maintenant habitués, leur écrire qu'il y en a de plus malheureux qu'eux, et leur annoncer que dorénavant ils ne devront plus compter sur ce petit mandat-carte qui, régulièrement, chaque mois, venait apporter un léger adoucissement à leur détresse.

On y comptait peut-être, sur cette petite rente! Faudra-t-il la supprimer?

Et à quel moment?

Au moment où le prix de la vie dépasse toutes les limites raisonnables... Nous sommes en été... l'hiver viendra si vite!

Allons-nous les abandonner, ceux que nous soutenons depuis dix-huit mois?

Peut-être — je m'en accuse — ai-je été trop empressé à donner les secours demandés pour les vieux parents ou les petits enfants. Peut-être.

Je n'en ai refusé aucun.

A quiconque, étant aveugle de guerre, m'a dit: « J'ai de vieux parents dans le besoin, j'ai des enfants... », j'ai toujours répondu favorablement.

Je ne fais pas d'enquête.

Je ne demande pas de certificat.

Je n'ai pas l'âme d'un fonctionnaire.

Et je suis certain d'être le mandataire fidèle de ceux qui m'ont envoyé leur obole, et dont plusieurs m'ont dit: « Prenez cet argent. Distribuez-le comme vous l'entendrez. Gardez-vous des lenteurs administratives. »

C'est ce que j'ai fait.

Et non seulement j'accueille toutes les demandes en faveur des vieux ou des petits, mais je vais au-devant, et tout blessé qui m'a signalé grièvement atteint aux yeux et qui me paraît être sans ressources, reçoit une lettre dans laquelle on lui demande si sa mère, son père, ou ses enfants, n'ont besoin de rien.

Faut-il cesser?

Vous qui m'avez aidé, accepterez-vous que votre œuvre fasse faillite?

Allez-vous m'obliger à cette effroyable tâche de supprimer un certain nombre d'envois? Auriez-vous le courage de prononcer de telles condamnations? Faut-il que je dise: « Il n'y aura plus de nouveaux secours... Tant pis pour vous, les nouveaux... Vous arrivez trop tard! »

Je ne puis me décider à un tel travail! Je vais attendre...

Je suis douloureusement inquiet, vous pouvez me croire. Et je crie: « Au secours! »

BRIEUX.

(1) Mais je vais me livrer à un autre, qui sera possible tout de même, c'est la recherche des noms de nos souscripteurs qui n'ont pas renouvelé leur premier envoi. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que le journal ne les intéresse pas, et le papier est vraiment trop cher pour le gaspiller.

Les Écoles de Rochecorbon

La guerre est chaque jour plus saugement menée. Un certain nombre de nos camarades avaient été installés par les soins du « Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors », dans des écoles de rééducation, à Neuilly: l'école supérieure et l'école de tricotage pour les officiers et les soldats aveugles de la guerre. Ils y avaient travaillé tout l'hiver en paix et en joie, pleins d'espérance, apprenant les métiers qui feraient de leur vie une vie utile et heureuse.

Les familles de nos élèves étaient inquiètes à la pensée que leurs enfants blessés (on est toujours un enfant pour sa maman) qui avaient déjà tant souffert à la guerre « étaient encore en danger ». Devaient-ils vivre encore dans la menace d'un péril qu'ils pouvaient imaginer d'autant plus grand qu'ils le sentaient, sans le voir, partout présent autour d'eux.

Alors le Comité américain a eu pour les soldats aveugles les soins qu'un père a pour ses enfants. Il leur a cherché un séjour tranquille, loin des angoisses de la guerre et les écoles de Neuilly ont été transférées provisoirement à Rochecorbon dans un château de Touraine.

Ici, point de sirènes qui hurlent l'alerte dans la nuit. Si l'on en entend quelquefois, ce sont les sirènes des usines, elles annoncent que le « rendu » va bientôt suivre le « prêté », que les foreuses foront, que les tours tournent les obus de la nouvelle bataille. Pas d'éclatements de bombes non plus. Parfois seulement l'après-midi, une pétarade de mitrailleuse, mais « that is only practicing ». Les Américains dans la campagne font l'exercice. Ils tirent la mitrailleuse comme pour dire à tout le

monde: « Nous sommes là. C'est notre tour. Attendez un peu. »

Je ne vous dirai rien de nos premières nuits à Rochecorbon. Comme on dormait bien! On n'entendait rien que le vent dans les arbres, le bruit d'une chute d'eau et vers onze heures et demi un rossignol qui chantait parce que c'était le temps de l'amour.

Le château est à mi-chemin de Tours et de Vouvray, y à l'endroit même où les côtes de Vouvray s'ouvrent en une sorte de cassure et par une fraîche vallée laissent une rivière couler jusqu'à la Loire. Le château est au confluent. La rivière traverse le parc, la Loire traîne ses eaux nonchalantes devant le château, de l'autre côté de la route, au delà du jardin potager. Nous savons que la nouvelle cuvée de Vouvray chauffe sur les coteaux, derrière nous, au soleil. Et cette pensée nous est douce. Elle nous invite à nous souvenir que la joie de vivre est en dépit de la guerre inépuisable et chaque année se renouvelle.

Le château et ses dépendances sont bâtis au fond d'un parc qui s'étend en bordure de la grande route. Le château proprement dit est devenu l'Ecole supérieure. C'est un haut bâtiment. En façade, entre les deux ailes, une large terrasse à laquelle on accède par un grand escalier. Sur la droite dans les buissons un vieillot petit moulin que, j'en suis certain, tous nos camarades aiment sans le savoir. Ce n'est pas une chose bête et méchante comme tant d'autres et qui ne dit rien. C'est une bonne chose qui chante et dit à chacun à chaque instant où il se trouve. Où qu'on soit dans le jardin, on l'entend, à droite, à gauche, devant, derrière soi. C'est le moulin indicateur du bon chemin, où qu'on veuille aller. Laissons

Les Écoles de Rochecorbon

donc le bruit de la chute d'eau derrière nous; faisons une cinquantaine de pas; nous sommes arrivés à l'Ecole de tricotage.

Tout cela dans l'atmosphère d'un grand parc qui sent bon les fleurs toujours. Les lilas fleuraient bon hier. Ils viennent de passer! Ils passeront aussi, mais les roses s'ouvrent. On peut bien parler des fleurs; nos camarades les aiment. Les buissons fleuris et parfumés sont autant de signes affectueux le long des allées; et j'ai vu hier trois de nos camarades sans doute plus voluptueux que les autres, chercher de leurs mains habiles les premières roses. L'une après l'autre ils les respiraient de toute leur âme.

Nous sommes venus ici pour y trouver le calme. Nous l'y avons trouvé. Et maintenant, en vérité, on éprouve de tant de quiétude un peu de honte en songeant à l'angoisse qui étreint le monde. Il est vrai qu'on n'use pas ici du calme que pour le plaisir. On en use aussi pour travailler. Le travail à Neuilly était devenu difficile. On avait de mauvaises nuits vraiment. Dans les caves un concert même n'est pas longtemps drôle. Le jour, on avait envie de faire ce qu'on n'avait pas fait la nuit, on avait envie de dormir.

On travaille ici régulièrement.

Parlons de l'école Victor-Hugo d'abord. La plupart des professeurs nous ont suivi de Neuilly à Rochecorbon et le train général de la journée n'est pas changé. Le Braille, la sténo-Braille, le maniement de la machine à écrire et de la machine Hall sont enseignés par les mêmes maîtres.

Je pense que bientôt on ne parlera plus qu'anglais dans la maison, et que l'on pourra faire la nique aux Américains qui passent sur la route. Des professeurs du lycée de Tours viennent donner des leçons d'espagnol et d'alle-

mand. Les moniteurs, un avocat, un notaire, un ingénieur agronome, un violoniste de l'Opéra, des instituteurs s'emploient à faire part de leur expérience et de leurs connaissances à tous nos élèves. Chaque élève étudie les sciences et les « techniques » qu'il a besoin d'étudier. Le mathématicien fait des mathématiques, l'instituteur étend sa culture générale, les commerçants font du commerce. Quand chacun a pris ces leçons de Braille, de sténo-Braille, de dactylographie, il va entendre un cours de droit commercial, ou s'exercer en compagnie des commerçants à la tenue d'un bureau commercial, et s'il lui plaît, il écoute des conférences d'un ordre plus général, soit qu'on lui parle du crédit, et lui dise où un honnête homme peut trouver de l'argent pour le développement de ses affaires, soit qu'on lui parle des grands écrivains de ce temps et des idées qui mènent le monde. Car il faut être éclectique, et ne rien mépriser et ne rien négliger. Et chacun des maîtres ici sera content s'il a donné à ses élèves pour leur plaisir le goût des choses de la pensée, en même temps qu'un métier qui leur assurera une vie utile et digne.

A l'école de tricotage, on « tricote ». Cela qui paraît naturel, n'était pas si facile à faire. Les machines à tricoter sont rares sur le marché. Tout d'abord, même, en cherchant bien, en faisant toutes sortes de démarches, en acceptant les suisses, les anglaises, les françaises — je crois, ma parole, qu'on n'a même pas fait fi des allemandes, — on en a trouvé pour tout le monde, et tous les tricoteurs travaillent. On envisage même la possibilité d'étendre le privilège qui jusqu'ici avait été réservé aux camarades de Paris et mariés.

Quand on a tricoté, on fait du Braille et de la machine à écrire, quelques-uns mêmes de nos camarades

Les Écoles de Rochecorbon — Mariages et naissances

étudient aussi les langues étrangères. C'est qu'il n'y a qu'un ruisseau à passer pour aller de l'école du boulevard du Château à l'école du boulevard Victor-Hugo. Et il y a un pont.

Les « initiés » de la maison l'appellent, je crois, le pont Moïse parce qu'un homme y fut, dit-on, sauvé des eaux. Pour être moins fréquenté que le pont d'Avignon, le pont Moïse n'en a pas moins sa chanson et les gens y passent. Les tricoteurs, les commerçants et les intellectuels échangent des visites et voilà que chacun est jaloux de posséder la science ou l'expérience de ses camarades. Ce qui est très bien.

Je n'ai pas tout dit puisque je n'ai pas encore parlé des concerts impro-

visés, de la chorale, des jeux... mais on nous annonce des conférenciers de Paris, des chanteurs, des chanteuses, des acteurs et des actrices de Paris et je remets à une autre fois à parler de nos plaisirs de gens de ville.

Voilà ce que le Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors a permis de faire à Rochecorbon. Remercions-en très sincèrement le Permanent Blind Relief War Fund et ses fondateurs, M. et M^{me} Kessler.

S'il est des camarades pour qui la vie dans nos écoles est une tentation, qu'ils écrivent à M. Brieux.

Lⁱ GUEHENNO.

Mariages

Notre camarade Jean Martin nous annonce que son mariage avec Mlle Blanche Robin a été célébré le 10 juin à Montluçon.

Notre camarade Jean-Louis Le Roux nous annonce que son mariage a été célébré à Saint-Brieuc, le 6 avril dernier.

Notre camarade Gaston Rétif nous annonce son prochain mariage avec Mlle Emilia Léger.

Notre camarade Julien Leroy nous annonce son prochain mariage avec Mlle Jeanne Moulher. La cérémonie a eu lieu le 3 juin, à l'église Saint-Pierre de Laval.

Naissances

Notre camarade Montalan et Mme Montalan nous annoncent la naissance de leur quatrième enfant, Léon-Henri, né le 15 mai 1918, à Mazanet (Tarn).

Notre camarade Nicolas Thépenier et Mme Thépenier nous annoncent la naissance de leur fils André-François-Antoine, né le 16 mai 1918.

Notre camarade Léon Delattre et Mme Delattre nous annoncent la naissance d'une fille, Anne-Marie-Léonie.

Notre camarade Argouach nous annonce la naissance d'un deuxième enfant.

Notre camarade Grumelard nous fait part de la naissance de son fils.

Notre camarade et Mme Guy Lurah, route nationale, à Ris-Orangis, nous annoncent la naissance de leur fils Henri-Charles, le 22 avril.

Notre camarade et Mme François Masson, rue Kervenno, à Lannion, nous annoncent la naissance de leur fille Madeleine-Marie, le 26 avril.

Notre camarade Marot et Mme Marot, à Belair-Castel-Jaloux (Dordogne), nous annoncent la naissance d'une petite fille, le 28 avril.

Notre camarade A. Ganeau à Gy (L.-et-C.) et Mme Ganeau nous annoncent la naissance de leur troisième enfant, Jean-Marie-Marcel, né le 9 mai.

Notre camarade Henri Loizeau et Mme Loizeau nous annoncent la naissance de leur petit garçon, le 27 avril 1918.

Notre camarade Collet-Gondinaud et Mme Collet-Gondinaud nous annoncent la naissance de leur petit garçon Joseph, né le 12 mai 1918.

A PROPOS DU CONTRAT DE MARIAGE

Mon cher Maître,

Dans le dernier numéro du *Journal des Blessés aux yeux*, M. Dodu pose la question du contrat de mariage et donne en somme un bien sage conseil qui risque fort de ne pas être suivi sans l'action persuasive de nos dévoués directeurs d'écoles, des médecins ou des personnes qui vivent dans l'intimité de nos élèves.

A Chartres, où nous avons l'habitude de parler de contrat aux élèves sur le point de se marier, voici la réflexion qui nous est presque toujours faite.

« A quoi bon ce contrat ? Je n'ai rien ou presque rien et ma fiancée est comme moi ; un contrat de mariage, c'est bon pour les riches, et comment voulez-vous que n'ayant rien, j'aie encore payer les frais d'un notaire. »

A cela, nous répondons et nous démontrons même au plus pauvre de nos élèves qu'il est moins déshérité qu'il ne le croit. « N'est-il pas pupille du Comité américain ? N'apporte-t-il pas un mobilier, des meubles, du linge ? N'est-il pas en possession à sa sortie de l'école d'un matériel, d'outils, de matières premières ? Ne reçoit-il pas dans certains cas, d'une source ou d'une autre, certaines libéralités appréciables ?... »

« Si un malheur venait à arriver, voudrait-il que ce mobilier, cet outillage, ces matières premières, devinsent par moitié la propriété des héritiers de sa femme, s'il n'a pas d'enfants ? et se rend-il compte des ennuis possibles du partage, de la vente, etc. »

Le contrat de mariage pare à tout cela.

Notre élève sera tout à fait convaincu si nous pouvons, comme nous

le fait espérer M. Dodu, lui indiquer de braves notaires désintéressés et si nous lui donnons ainsi la certitude qu'il peut sauvegarder ses intérêts futurs sans dépenser un centime.

D^r MANITOUX.

CORRESPONDANCE

M. Bertagne nous demande l'insertion de la note suivante :

M. Bertagne, directeur général et fondateur de l'œuvre du « Livre des Aveugles de la Guerre » et du journal *Le Braillard*, nous demande de répondre à la note parue dans le numéro de mai du *Journal des Blessés aux yeux*, et envoyée par le Comité nantais. « Jusqu'à notification officielle du contraire par M. le Ministre de l'Intérieur, dit-il, l'administration principale de notre œuvre est à Biarritz, 31, rue d'Espagne. Les décisions du Comité nantais demeurent sans valeur et sans effet. Toutes les communications des pouvoirs publics m'ayant toujours été adressées, le Comité nantais n'a que l'importance d'un comité secondaire. La direction générale est donc à Biarritz, 31, rue d'Espagne. » — A. BERTAGNE.

QUESTION DU CALCUL EN BRAILLE

Ne serait-il pas d'un grand intérêt de mettre sur le même pied que l'enseignement de lecture et d'écriture Braille celui du calcul. A cet effet, il faudrait que chaque homme, en quittant l'école, soit pourvu d'un appareil *ad hoc* pratique rapide, peu coûteux et peu encombrant comme on les munit d'une tablette et d'un guide-main.

Cet appareil n'est pas encore entré dans le domaine de la plupart des écoles de rééducation.

Les aveugles réformés n° 2

Pendant ces jours de fête de la Pentecôte, nos écoles de rééducation pour soldats aveugles sont vides. Les nobles et courageux élèves ont abandonné la brosse, le panier, le soulier, le poinçon et la machine à écrire ; ils sont partis joyeux au bras d'un infirmier, d'un ami ou d'un parent et ils sont allés passer leur congé auprès de leurs parents émerveillés de leur bonne humeur et de leurs progrès.

Je dis qu'elles sont vides, nos écoles, je me trompe. Elles ne le sont pas toutes complètement. Dans la plupart, quelques rares élèves sont restés, et pour certains de ceux-là, les jours de fête des autres sont des jours de plus grande tristesse, des jours où, selon l'expression de l'un d'eux, « il fait plus noir que d'habitude ».

Pourquoi ces déshérités ? Un de nos plus distingués oculistes, le docteur M..., dont je ne puis publier le nom puisqu'il est mobilisé, et qui s'occupe activement de l'une de nos plus importantes écoles, va nous renseigner. Il m'écrit :

« Il y aurait bien long à dire sur la détresse de certains de nos aveugles n° 2, puisque nous avons, en effet, deux catégories d'aveugles : le n° 1 et le n° 2 ! »

« Je vous ai souvent parlé de X..., un bon petit gars de vingt ans, à qui l'avenir aurait pu sourire s'il n'avait été aveugle n° 2. La jeune fille qui était presque sa fiancée

avant la guerre, s'est détournée de lui. Pas de médaille, pas de pension... *aveugle n° 2* ! »

« Vous vous souvenez aussi de l'histoire de Y..., le « pépère » comme l'appellent ses camarades.

« Forgeron de son métier, le voilà sapeur dans un régiment territorial à M..., près de P... ; ouvrier habile, il a acquis une réputation incontestée dans la fabrication de ces menus objets chers aux soldats. Le 1916, il reçoit de son chef direct, le sergent artificier, la commande d'un « briquet soigné » pour l'adjudant de bataillon et « que cela ne traîne pas, le briquet doit être prêt pour le lendemain, l'adjudant n'aime pas attendre ». Pour ce travail pressé, Y... va utiliser le tube d'un détonateur, l'explosion se produit : Y... est aveugle, *aveugle n° 2*. Et voilà pourquoi Y..., rééduqué, mais trop inquiet de son avenir, ne peut se décider à quitter l'école.

« L'angoissante question de l'aveugle n° 2 sera résolue dans un temps plus ou moins long par nos législateurs, mais dans l'intervalle il est de nos enfants qui souffriront amèrement.

« J'ai été témoin de la tristesse et de l'amertume de nos aveugles n° 2 et cela en particulier dans deux circonstances bien précises :

« 1° A l'occasion du prêt de quinzaine ;

« 2° Au moment du départ en vacances.

» L'aveugle n° 2 n'a pas droit au prêt de quinzaine, il n'a pas droit à l'indemnité représentative de vivres payée aux autres camarades.

» Vous qui connaissez si bien nos enfants, vous vous rendez compte du noir de leurs pensées ce jour-là, ils invoquent alors une migraine imaginaire pour rester au dortoir ou prétextent qu'ils ont de bonnes raisons de ne pas prendre de vacances.

» Jamais je n'ai si grand mal au cœur, me dit Y..., que de voir les copains toucher leur prêt alors que je ne touche rien.

» Ce sont là de petites causes qui ont de grands effets.

» Et vous savez le montant de leur prêt de quinzaine, 3 fr. 75 !

» L'indemnité représentative aux permissionnaires est de 1 fr. 75 par jour, plus la solde.

» Ne pourriez-vous obtenir de notre Ministre de la Guerre, qu'il dise que dorénavant :

» 1° Tout soldat aveugle, en cours de rééducation, recevra le montant de sa solde, quelle que soit la nature de sa réforme future.

» 2° L'indemnité représentative de vivres sera payée sans exception à tout soldat aveugle en cours de rééducation, pour la période des vacances réglementaires. »

Cette demande si émouvante, je vous la transmets, monsieur Clemenceau, mais j'ai déjà éprouvé, à propos des médailles militaires, que votre toute-puissance ne va pas jusqu'à supprimer des forma-

lités qui se retrouvent là, et qu'on vous dira inévitables.

Les aveugles n° 2 vont-ils, pendant longtemps encore, ne touchant aucun prêt, ressentir cette humiliation d'être traités comme des coupables devant lesquels le payeur ne s'arrête pas lorsqu'il remet aux autres les cinq sous par jour qui leur sont attribués ?

Les aveugles n° 2 refuseront-ils encore d'aller en permission parce que, parfois, la famille n'ayant pas les moyens de les nourrir, même pendant quelques jours, doit se refuser la joie de voir son blessé qui elle n'aurait pas de pain à donner, faute des trente-quatre sous par jour que l'État n'accorde pas comme aux autres, aux aveugles n° 2 ?

Non, n'est-ce pas ? monsieur le Ministre, vous allez donner des instructions pour que les aveugles n° 2 touchent leur prêt, comme leurs camarades, et puissent aller voir leurs parents sans que leur présence ait pour résultat de diminuer la part de nourriture de chacun.

BRIEUX,
de l'Académie française

GUIDE-MAIN CHOUNET

Ne serait-il pas utile d'intercaler une feuille de carton rigide entre les deux parties de l'appareil. Ce carton servirait de point d'appui pour rendre l'écriture plus stable et plus apparente. Ce guide-main est spécialement pratique pour la catégorie des manchots.

Lettres de nos Camarades

« Espérez dans l'avenir ! »

Saint-Hilaire-Saint-Florent.

Cher monsieur Brieux,

... Sollicité par votre journal à encourager les nouveaux camarades d'infortune blessés dans les derniers combats, je viens, si cela est possible, leur donner un peu d'espérance pour leurs jours à venir.

Pourquoi se désespérer ? Ce serait à tort ! Car, pour moi, la vie s'écoule bien douce, pour les moments où nous vivons.

Soldat dans un régiment d'infanterie, je fus blessé près d'Ypres, en novembre 1914, par des éclats d'obus qui m'enlevèrent à jamais la lumière.

Après avoir été soigné avec des soins tout maternels dans différents hôpitaux, à Dunkerque et à Cherbourg, je fus dirigé enfin à Paris, aux Quinze-Vingts, où mes yeux reçurent les derniers soins.

En mai 1915, je rentrai à la maison de rééducation de Reuilly où je restai vingt-cinq mois. Là, on voulut me faire apprendre un métier ; mais ayant toujours un peu d'espoir dans l'avenir, je ne pouvais m'y résigner. Enfin, voyant tout espoir inutile, je finis par me décider après avoir reçu les bons encouragements de M. Valude, médecin chef, de M. le directeur et des dévouées infirmières de la maison.

Successivement, j'appris le cannage, le filet et enfin la vannerie qui me plaisait et m'intéressait, et à quoi j'ai travaillé pendant dix-huit mois environ.

Pendant ce temps, je fis à Fayl-Billot un séjour de quelques mois qui compléta ma rééducation et me perfectionna dans la vannerie.

Aussi, j'engage donc mes nouveaux camarades qui prendraient mon métier à ne pas hésiter à faire cette démarche.

Enfin, en juin 1917, obligé de quitter une maison qui, pendant de longs mois, me fut si hospitalière, je partis, rempli de regret de laisser là tous ceux que mon cœur affectionnait, l'aimable personnel de la maison, ainsi que mes camarades et amis, dont je garde toujours bon souvenir, pour venir retrouver ma famille, où je me créai un nouvel avenir, car en octobre je m'unissais à une jeune compagne qui fait mon bonheur et me rend la gaieté quand les jours me semblent plus sombres.

Maintenant, je suis installé à Saint-Hilaire-Saint-Florent, près Saumur ; là, les jours s'écouleront sans nuages, si les horreurs et les difficultés de la guerre ne venaient pas mettre nombre de tourments et d'ennuis dans mon travail.

Donc, chers camarades, prenez courage, et comme moi espérez dans l'avenir qui nous réserve, espérons-le, de nombreux contentements et de longues années de bonheur.

Bien à vous.

Votre camarade,

L. MAURICEAU,
Saint-Hilaire-Saint-Florent,
près Saumur.

« Allez vivre à la campagne ! »

Dannemoise, 28 avril 1918.

Cher bienfaiteur,

Je vous remercie sincèrement du journal que vous m'avez envoyé. Vous écrivez dans ce journal que vous avez beaucoup de nouveaux enfants depuis la grande bataille ; cela était

inévitables. Vous nous demandez de les consoler par nos lettres, cela est bien difficile; pour moi, je leur dirai simplement : « Ne vous en faites pas, les amis, il y a encore de bons moments pour vous, et surtout sachez qu'il y a de par le monde, jusqu'en Amérique, de bonnes âmes qui veillent sur vous, et pour vous le prouver, je vais vous raconter ma vie depuis mon arrivée à l'hôpital.

Je ne brillais pas ce jour-là, j'étais atteint aux yeux, et j'avais les cinq doigts de la main amputés, je me demandais ce que je pourrais bien faire désormais, car j'ai une femme et quatre enfants. Je ne vous en dirai pas plus long pour que vous jugiez l'état moral où j'étais, quand un jour M. Briex est venu vers moi avec de si bonnes paroles d'espoir, et m'aidant matériellement, que j'ai cru à la vie, et depuis dix-huit mois je reçois ses bienfaits.

Mais il faut que je vous avoue mes torts : lorsque M. Briex est venu vers moi, il me parla de travail, tout d'abord je refusai (cela, je l'ai regretté), car je ne songais qu'à une seule chose : rentrer chez moi, et je rentrai dans mon logis sans avoir rien appris.

Je fus heureux les premiers jours, puis l'ennui est venu bien vite me trouver, et moi-même je demandai à apprendre un métier. J'appris le métier de brossier, et aujourd'hui grâce à M. Briex ainsi qu'aux bonnes œuvres des blessés aux yeux, je suis installé avec ma famille dans une petite maison de campagne dans l'Yonne; là, je suis tranquille; j'ai un grand jardin où j'ai mis divers légumes qui sortent de terre. Puis, j'ai un champ que j'ai fait labourer, et muni d'un appareil que M. Lotz, de l'Association Valentin Haüy, me fit faire pour ma main

mutilée, je bêche mon jardin et plante des pommes de terre. Je ne vous en dirai pas plus long à moi sujet, mais pour vous je vous dirai : « Apprenez un métier le plus tôt possible et allez vivre à la campagne là, nous pourrons aller et venir sans encombre, et surtout n'oubliez pas que l'on veille sur vous.

Alors, chers camarades, courage et espoir.

Jules LANGEROTTE,
mitrailleur au 63 territorial
Dannemoise (Yonne).

« Il faut un acte de foi ! »

Villa Pierre-Marie, rue F.-de-Sourdis
Arpajon.

Bien cher monsieur,

Ma femme peut maintenant écrire de longues lettres et je viens à vous bien heureux, bien plus heureux que jamais, puisque j'ai, bien à moi un cher trésor, une raison de plus de vivre, puisqu'un tout petit a besoin de moi.

Autrefois, je reprenais courage et je travaillais parce que je sentais qu'il le fallait pour mon bonheur à moi pour refaire ma vie à moi. Maintenant, je n'ai plus à raisonner, puisque de ma vaillance dépend le bonheur du tout petit, et plus que jamais, je désire travailler pour assurer le bien-être. Comme je voudrais que les camarades, les tristes nouveaux aveugles croient bien que leur vie n'est pas finie, que c'est une nouvelle vie qui commence, moins belle, non moins fleurie que celle des voyants. Il faut un acte de foi, de volonté vaillante d'abord, puis du travail, puis une femme sur laquelle on puisse compter, qui soit une femme comme le blessé a été homme, et enfin un exquis tout petit qui fasse rêver à l'avenir.

Cher monsieur Briex j'aime à vous parler de cela, à vous qui avez suivi mon acheminement vers un bonheur qui atteint manifestement son sommet.

Au revoir, cher monsieur. Ma femme et moi vous envoyons, avec un des exquis sourires que Bébé fait en s'endormant (et que ma femme me décrit en détail), l'expression de notre affection.

Paul THUET.

« J'ai beaucoup de commandes... »

Cher monsieur Briex,

Je vais vous dire que je suis rentré dans mon foyer depuis quelques jours;

j'ai pas commencé de travailler encore car j'ai pas mon outillage, sans ça j'aurais beaucoup de commandes sur toutes façons; enfin j'espère le recevoir avant peu et en attendant je vais rempailler quelques chaises.

Je vais vous dire aussi, cher monsieur, que la vie est pas si dure comme je croyais; je me conduis presque seul chez moi; à l'aide de mon guide-main, je fais des lettres pour mes camarades, ça me passe le temps. J'espère que après que j'aurai mon outillage pour pouvoir travailler j'aurai pas du tout le cafard. Dites à mes chers camarades de faire tous la même chose; pour moi je m'estime heureux d'avoir conservé la peau.

Recevez, mon brave monsieur Briex, etc., etc.

Signé : Guillaume BOUCHET.

Nos Écoles de Rééducation

Une loterie à la maison des soldats aveugles de Montferrand

La Maison des Soldats aveugles de Montferrand a quelques économies, mais ses ambitions sont grandes et pour les réaliser elle a tenté un grand coup. Une loterie donne toujours : elle a décidé d'essayer de ce moyen, elle a jeté son filet et la pêche a été miraculeuse.

Tous les billets ont été souscrits. Il a fallu même faire une seconde émission, il a fallu créer des billets manuscrits pour les souscripteurs de la dernière heure.

Les lots ont abondé : plus de cinq cents lots, de valeur inégale, mais parfois fort jolis, ont été réunis et exposés pendant un mois aux vitrines du magasin de vente des objets fabriqués par les mutilés, situé dans la rue Neuve, la plus fréquentée de Clermont.

La foule s'attroupait devant l'étalage, elle admirait la coupe de cristal, montée en argent, offerte par la Ville de Clermont,

le vase en faïence décorée donné par M^{me} la Préfète, le portefeuille en maroquin écrasé du général commandant la XIII^e région, les livres de l'évêque, le miroir en bronze du *Moniteur*, le buste en albâtre de *L'Avenir*, le tableau de M. Vienne, les aquarelles de M. Papillard, de M^{lles} Forichon et Renèche, les pochades de M. Jean Prunière. Les soldats aveugles avaient envoyé un lot de paniers, de brosses et de petits balais; les mutilés, tout un stock de jouets, de corbeilles en raphia, de colliers de perles, de pendentifs en verroterie. Les dames et les jeunes filles de la ville avaient brodé des coussins et des pelotes, peint des sachets en velours et en satin, orné des napperons, des chemins de table, des serviettes à thé. Des fillettes de quatre ans avaient tenu à faire quelques points aux ouvrages destinés aux soldats aveugles. Des écoles libres avaient travaillé quinze jours pour la loterie. Le pensionnat Notre-Dame-du-Puy avait donné une belle reproduction de la Jeanne d'Arc

Notre syndicat professionnel

de Besquent, l'une des plus gracieuses, des plus simples, des plus vraies qui aient été conçues par nos artistes. M^{me} Adeline Fayon, cantinière du quartier d'artillerie à Castres, avait trouvé le temps d'exécuter une très remarquable couverture de livre en cuir repoussé et avait encore obtenu de ses amies des lots charmants. La section clermontoise des Éclaireurs de France avait envoyé deux petites statuettes de terre peinte représentant la bourrée d'Auvergne.

Té sé venia tsartsa, droula de la mountagna,
Té sé venia tsartsa, si voulo pas dansa !

M^{lle} Amélie Murat avait offert ses deux nobles volumes de vers : *D'un Cœur fervent*, *Le Livre de Poésie* ; M. Henri Pourrat, son livre : *Sur la Colline ronde* ; nous avons regretté que son admirable poème : *Les Montagnards* ne fût point encore édité. Il y avait aussi *L'Auvergne* de M. Louis Bréhier, le *Clermont-Ferrand* de MM. Desdevises du Dezert et Bréhier, les *Récits carladésiens* du duc de la Salle, les *Rudes Étapes* de M. Ulysse Chabrol, etc. Tout cela réuni en six semaines, en pleine guerre, en pleine crise alimentaire, dans notre ville surpeuplée, surmenée, remplie de blessés et de convalescents, d'Italiens, d'Américains, d'Espagnols, de Kabyles et d'Arabes. Grâce au zèle intelligent et infatigable de M. Marius Meunier, secrétaire de la maison des aveugles, grâce au bon vouloir et à la charité de tous, tout a été prêt au jour fixé.

Le tirage de la loterie a eu lieu le jeudi 16 mai, à la maison de Montferrand.

La salle de récréation avait été réunie à la grande salle de travail par l'enlèvement de la cloisin mobile qui les sépare. Une draperie de velours rouge à crêpes d'or était tendue sur toute la largeur et surmontée de faisceaux de drapeaux aux couleurs alliées. Un grand pavillon tricolore formait toile de fond. Les lots, exposés sur les établis des brosiers, se détachaient sur des draperies d'Andrinople. Une table, revêtue d'une housse tricolore, avait été placée devant les lots pour les opérations du tirage. Les trente-trois pensionnaires de la maison occupaient des bancs à droite et à gauche de la salle réservée. Le public

remplissait la salle de récréation, la terrasse et le préau.

M. Emery, préfet du Puy-de-Dôme, avait eu l'amabilité de venir présider la cérémonie, et répondit en quelques mots sérieux et sentis à l'allocution du directeur de la maison. Il félicita nos camarades blessés de leur vaillance, de leur patience, de leur application et les assura de la bienveillance et de l'active sympathie des pouvoirs publics.

Puis le tirage commença.

Les lots, au nombre de 509, représentaient un billet gagnant par 50 billets souscrits. Une boîte contenait les 50 numéros correspondant aux diverses séries et un sac 50 billes de lotto, correspondant aux 50 numéros de chaque série. On commença par tirer au sort le lot qui devait être adjugé le premier ; ce fut le n° 494 ; puis, un pensionnaire de la maison, M. Pagan, l'un de nos plus habiles vanniers, tira de la boîte les numéros de chaque série, tandis qu'un charmant enfant de huit ans, René Waltz, fils d'un professeur de l'Université, sous-lieutenant mitrailleur au front, tirait du sac le numéro gagnant de chaque cinquantaine.

L'opération du tirage, nécessairement assez monotone et fastidieuse, fut coupée à plusieurs reprises, par des repos et des morceaux de musique. M. Berthuy, pensionnaire de la maison, joua un morceau de violon ; M. Lafargue, secondé par M^{mes} Belin, Dupuy et Pouget, interpréta plusieurs œuvres de nos maîtres nationaux. Quinze étudiants serbes à la Faculté des Lettres chantèrent trois chœurs d'une rare puissance évocatrice, et du charme plus pénétrant. Une collation offerte aux pensionnaires de la maison allégea pour eux les longueurs de la cérémonie.

À 6 heures, le tirage était terminé, les gagnants commençaient à retirer leurs lots, qui sont restés à la disposition de leurs propriétaires jusqu'au mardi 21 mai.

Les résultats financiers de l'opération dépassent nos plus ambitieuses espérances. Nos comptes ne sont pas encore arrêtés mais l'encaisse totale sera supérieure à 7.000 francs.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Notre Syndicat professionnel

Au sujet du groupement des aveugles de la guerre

Nombreuses sont les lettres des camarades des diverses régions qui, tout en me remerciant de mon idée de groupement des aveugles de la guerre, me demandent de la développer afin que la masse des camarades qui a le droit et le devoir de connaître la route proposée, puisse se concerter et discuter une question qui l'intéresse tout particulièrement.

Je remercie bien vivement tous les auteurs de ces bonnes lettres qui me sont d'un grand réconfort et me donnent confiance pour l'établissement d'un avenir mieux assuré.

Afin de rassurer ceux qui craignent ou qui doutent (il peut y en avoir), une fois pour toutes je leur dirai : Mon idée est sincère et désintéressée, elle n'est inspirée que par le sentiment de camaraderie qui m'a toujours animé, je ne désire en retirer profit d'aucune sorte ; je tiens à rester ce que je suis, c'est-à-dire un agriculteur passé de la théorie à la pratique, aimant ses camarades en cécité, son initiative et sa liberté.

Union des Aveugles de la Guerre

Tout fils de notre immortelle France, à qui nous avons joyeusement sacrifié le plus cher de nous mêmes, tous aveugles pour la même grande cause, nous devons nous unir et nous entr'aider pour demander, le cas échéant, la juste revendication de nos droits et continuer à accomplir notre devoir vis-à-vis du pays et de ceux qui, malgré notre mutilation, restent à notre charge.

Je dois vous avouer que mon projet, qui à première vue semble des plus

simples, est au contraire des plus complexes et des plus difficiles et sa réalisation demandera un immense effort de volonté à tous ceux qui voudront bien y coopérer.

Il y a loin de la théorie à la pratique, la première est simple et facile puisqu'elle n'a à faire face qu'à la contradiction, tandis que la seconde a à gravir une route parsemée d'écueils inconnus ; elle garde toute la valeur de l'effort et je vous convie à lui accorder le vôtre si vous voulez vous assurer un après-demain libre et rémunéré.

Une idée n'est qu'une idée et ne reste que cela si l'effort de tous ceux qu'elle intéresse ne vient pas l'étayer. Nous pouvons d'ailleurs avoir confiance, nous ne sommes et ne resteront pas seuls. Autour de nous restent le généreux public et les grands et dévoués typhlophiles bien connus de nous tous ; parmi nous des amis jusqu'ici inconnus qui, j'en suis sûr, se feront un plaisir et un devoir de nous apporter l'aide de leur expérience et de leur intelligence dès qu'elle nous sera nécessaire.

Nous ne sommes pas des phénomènes ni des êtres plus complets qu'auparavant, mais simplement des hommes qui, s'étant relevés après le terrible coup de massue, ont vaillamment surmonté leurs souffrances physiques et morales et se sont laissés docilement conduire au travail ; le devoir était encore là, qui nous tendait la main, la ferraille nous avait épargnés, notre tâche n'était donc pas finie.

Considérés comme mutilés de deux membres, nous avons malheureusement perdu beaucoup plus et nul ne

peut calculer notre perte puisque les yeux n'ont pas de prix. Notre camarade amputé de deux membres peut, grâce aux appareils de prothèse, vaquer à ses affaires presque aussi facilement qu'autrefois et occuper un emploi bien rétribué; pourtant notre pension est identique. Il y a là une erreur que le législateur se plaira à reconnaître si c'est notre groupement qui lui en demande la révision. C'est une des premières revendications que l'U. A. G. devra formuler aussitôt qu'elle sera formée.

La cherté de la vie augmente dans de telles proportions que la petite pension qui nous est attribuée suffit tout juste aux célibataires et mariés sans enfants, mais reste trop minime pour les pères de famille qui sont obligés de faire les parts plus petites au fur et à mesure que celles-ci augmentent.

Pour le moment ces derniers sont soutenus et aidés par les généreuses sociétés qui se sont constituées dans ce but. En sera-t-il toujours ainsi? Pourront-elles toujours continuer leur œuvre bienfaitrice? Si nous devons garder un sentiment de profonde reconnaissance à tous ces cœurs généreux et conserver l'assurance que leur sympathie restera la même à notre égard, nous devons aussi prévoir que leur bourse pourra s'épuiser et les dons sur lesquels ils s'appuient diminuer dans de telles proportions qu'il faudra, dans un temps peut-être très rapproché, compter sur nous-mêmes et sur notre travail pour acquérir l'indispensable à la vie familiale.

Travailler! Mais il n'y en a pas un parmi nous qui ne le fasse avec le plus grand courage et ne demande qu'à continuer surtout si des dispositions sont prises pour que le travail lui soit assuré.

Les bénéfices du moment sont tels qu'il serait utopiste de vouloir rien changer si nous avions l'assurance qu'il en sera toujours ainsi. Aujourd'hui la demande dépasse l'offre, demain il en sera de même et ce sont là deux belles journées pour les travailleurs. Mais que sera après-demain lorsque le droit aura enfin étranglé la barbarie et que l'usine aura repris ses premières fonctions? C'est ce à quoi nous devons tous penser. Nous avons de terribles exemples du manque de prévoyance aussi bien chez les États que chez les individus, la vie au jour le jour est des plus néfastes à celui qui la pratique; il serait inadmissible que des hommes qui ne voient plus que par la pensée tombassent dans cette grave erreur.

L'usine était-elle la protectrice et la camarade des aveugles d'avant-guerre? Non, je ne le crois pas; il ne faut pas nous attendre à ce qu'elle soit moins égoïste demain qu'elle ne l'était hier, et je crois urgent de prendre des dispositions pour faire face à cette future concurrence.

Stocks de matières premières

Pour être utile à ses adhérents, l'U. A. G. aura le devoir de créer des stocks de matières nécessaires aux diverses professions pratiquées. Il n'y a pas des brosiers, des vanniers, des canneurs de chaises, des cordonniers, des matelassiers, des mécaniciens, etc., il y a : les aveugles de la guerre, titre chèrement payé et que nous tenons à conserver.

En créant les stocks de matières premières nécessaires à ces diverses professions, l'U. A. G. écartera l'intermédiaire qui sans cela reste le seul profiteur et empoche la majeure partie des bénéfices que doit réaliser le travailleur.

En faisant l'achat et la vente directs, l'U. A. G. sera une sorte de coopérative ou de société au capital de l'Énergie-Unie, distribuant ses dividendes au prorata du travail effectué.

En procédant ainsi nous serons en mesure de poser notre candidature à la fourniture générale de la broserie nécessaire à l'armée et aux grandes industries.

Il faudra également s'appliquer à faire connaître au grand et généreux public qu'il ne lui suffit pas de délier les cordons de sa bourse pour nous encourager, mais qu'il faut aussi qu'il fasse bon accueil aux objets qui lui seront présentés, encourageant ainsi tout particulièrement le travailleur qui a le droit d'être soutenu dans son effort producteur.

Suivant la provenance des marchandises et leur affectation les magasins pourront être situés soit au siège social, soit à proximité des ports de débarquement. Les bénéfices seront d'autant plus augmentés que le va-et-vient en sera plus restreint.

Sous-centres régionaux de l'U. A. G.

Si la direction de notre groupement doit avoir son siège à Paris (il faut être près du feu pour se chauffer lorsque la flambée est propice), nous devons également créer des sous-centres dans les diverses régions de notre belle France.

Ces sous-centres seront des magasins récepteurs et distributeurs de matières premières, récepteurs et vendeurs des objets fabriqués. Ils recevront en gros et distribueront au fur et à mesure des demandes et reprendront ensuite, pour le livrer en gros, soit à l'industrie soit à l'armée, tout ce que les adhérents n'auront pu écouler auprès de leur clientèle privée.

Puisque les brosiers forment la majorité, l'installation du sous-centre

où fonctionne l'intendance du corps d'armée me semble devoir être choisie; c'est avec elle que notre représentant aura le plus souvent à traiter des affaires.

Ce représentant sera un aveugle de la guerre, marié, ancien comptable ou possédant des aptitudes. En plus d'une mensualité fixe, il pourra recevoir untant pour cent sur les marchandises livrées. Ses connaissances devront être assez étendues pour assurer une bonne et juste réception des objets ou marchandises qui lui seront envoyés. Il devra faire les observations nécessaires, la fabrication devant de tout temps être soignée si on veut conserver la clientèle et l'augmenter.

Suivant l'importance du sous-centre, un ou plusieurs collaborateurs pourront lui être adjoints.

Si j'insiste sur la nécessité de créer un sous-centre dans chaque région, ce n'est pas pour me mettre du côté des régionalistes dont il serait trop long de vous énumérer les aspirations, mais seulement pour diminuer le parcours aux marchandises qui mangent les salaires en trop voyageant.

D'ailleurs y avait-il des régions sous la mitraille, les tranchées n'étaient-elles pas les mêmes pour tous? Les Parisiens et les provinciaux, les citadins et les campagnards n'ont-ils pas tous accompli le même devoir et n'étaient-ils pas égaux? Si, n'est-ce pas. Alors pourquoi régionaliser?

La même nuit qui nous a faits frères est une, elle nous commande de nous unir pour l'établissement d'une plus juste égalité.

Maison de retraite de l'U. A. G.

Tous ceux qui ont le bonheur de posséder un foyer doivent penser à ceux d'entre nous qui n'en ont pas. Les sans famille et ceux qui pour une raison quelconque ne peuvent revenir

dans le sein de celle-ci ne sont pas très nombreux, il en existe malheureusement, et il est de notre devoir de créer pour eux la maison de retraite de l'U. A. G. Il faut que tous ceux que la fatalité a frappés ou frappera sachent qu'il y a ailleurs, que sous le porche des églises ou dans la rue, un abri qu'ils pourront attendre en travaillant l'éclosion de jours meilleurs.

Les premiers compagnons de ces infortunés de la vie seront les réformés numéro 2.

La situation de ces derniers est triste et digne d'intérêt. Comme aux tranchées nous resterons leurs camarades et nous ne leur tournerons pas le dos parce qu'une peccadille souvent inconsciente a fait d'eux les tristes victimes des engins guerriers.

Quelle que soit la gravité de la faute commise, la punition en est terrible; le sort, le hasard peut-être la leur a infligé, mais il n'existe pas un homme qui voudrait l'imiter.

Nous savons tout ce qu'ils ont perdu et nous nous rendons parfaitement compte de toute la tristesse de leur pénible situation, nous les aiderons de notre mieux en espérant que le législateur voudra bien leur accorder son pardon en même temps qu'une subvention qui leur permettra de redevenir des hommes parmi la société pour laquelle ils travaillent depuis leur mutilation.

Groupe de moniteurs

Malgré qu'il y ait déjà bien longtemps que l'éducation des premiers aveugles de la guerre soit terminée, la lecture des comptes rendus des différentes écoles me permet de constater que la grande majorité des moniteurs sont encore des aveugles d'avant-guerre.

Il n'y a dans mon esprit ni jalousie ni animosité à l'égard de ces braves camarades en cécité; ils ont haute-

ment gagné les éloges qui leur ont été décernés, et pour mon compte je leur garde toute mon estime et ma sympathie.

Serait-ce pour incapacité que les aveugles de la guerre ont été tout d'un coup écartés des fonctions de moniteur? Dans ce cas je ne puis féliciter ni mes camarades ni leurs éducateurs. Je ne crois pas que les aveugles d'avant-guerre aient reçu une éducation spéciale pour remplir cette fonction et pourtant ils s'en sont très bien acquittés.

D'ailleurs nous n'avons pas le droit de retenir indéfiniment des hommes qui n'avaient pas attendu la guerre pour vivre et qui ont peut-être tout intérêt à reprendre leur ancienne fonction avant qu'elle ne soit occupée par ceux qu'ils ont éduqués.

De plus une plus large part dans les fonctions de moniteur aurait pu être réservée aux aveugles de la guerre qui en auraient exprimé le désir et s'en seraient montrés dignes; en toute justice ils ont le droit, eux aussi, de bénéficier d'une mensualité tirée d'une caisse alimentée en leur nom.

Il me semble qu'il y aurait là, en attendant que la maison de retraite de l'U. A. G. puisse les recevoir, un gagne-pain tout trouvé pour les sans famille et les réformés n° 2.

Scierie-atelier

Pour éviter le chômage (il n'y a rien de plus malheureux qu'un travailleur qui est obligé de chômer), pour augmenter les bénéfices qui ne seront déjà pas très considérables, l'installation d'une scierie-atelier est aussi nécessaire que la création de stocks de matières premières.

La fabrication des divers manches de broches, de manches à balai, de bâtons de chaises, des différents bois de broches et de leur perçage

demandera, pas je l'espère, une installation très conséquente.

Outre les bénéfices qu'elle nous fera réaliser, l'usine-atelier nous évitera d'être les tributaires de tiers qui pour différentes raisons ne fournissent pas les marchandises demandées ou majoraient leurs prix.

Nos amis les ingénieurs aveugles de la guerre se feront un plaisir d'être nos collaborateurs dans cette partie de notre programme et nous leur ferons confiance en leur laissant toute latitude quant au fonctionnement et à l'emplacement de cette petite usine qui augmentera la valeur de la marchandise et en diminuera le prix de revient.

Journal en Braille de l'U. A. G.

Si les textes en noir ont le grand avantage d'insérer un grand nombre d'articles sur un espace très restreint, ils ont par contre l'inconvénient d'immobiliser un tiers.

A l'école - comme en famille, le *Journal des Blessés aux yeux* n'est toujours pas parcouru entièrement. Il est pourtant des plus intéressants et nous pouvons dire bien haut que nous l'aimons beaucoup; malheureusement lorsque notre travail nous donne un moment de répit et que nous serions heureux d'en écouter la lecture, celui qui doit nous la faire n'est pas là ou n'en a pas le temps.

Un journal en points nous permet de lire attentivement et de relire au besoin un article qui nous intéresse, de plus il peut être lu à moments perdus, en promenade ou en voyage, ou encore lorsque par économie ou défaut de lumière toute la famille est au dodo et qu'il est trop tôt pour se coucher.

Je ne demande pas que le *Journal des Blessés aux yeux* soit supprimé; bien au contraire, j'engage mes cama-

rades à le lire plus attentivement, il reste notre bienfaisant trait d'union et tout en adressant mes remerciements et l'assurance de ma profonde reconnaissance à son directeur pour l'œuvre accomplie et les résultats obtenus, je répète à mes amis: Les typhlophiles et les camarades qui vous communiquent leurs encouragements et leur énergie, méritent d'être lus.

A côté du *Journal des Blessés aux yeux*, le journal de l'U. A. G. traiterait la question commerciale, sa chronique serait alimentée par les intéressés qui auraient des questions ou des idées à présenter. Son impression serait terminée de telle façon que chacun le reçoive avant la journée du dimanche, journée de repos permettant de le parcourir, de méditer sur les idées émises et au besoin d'y répondre afin que l'insertion puisse en être faite sur le plus prochain numéro.

Le programme que je vous présente est assez vaste, comme je vous l'ai dit plus haut sa réalisation rencontrera d'innombrables difficultés et il est indispensable que chacun vienne l'étayer par son énergie si nous voulons atteindre le but proposé.

Travailler pour le bien-être général, c'est travailler beaucoup pour soi-même. D'ailleurs à moins qu'il ne soit prouvé que nous formons un total de plus de trois mille égoïstes ou incapables, nous devons traiter une question qui nous intéresse et prendre les dispositions nécessaires pour assurer la gestion des affaires qui nous concernent.

Si nous devons nous donner la main pour nous entraider, nous devons aussi continuer à nous appuyer sur les typhlophiles sûrs, influents et dévoués, dont la sympathie et la protection nous sont depuis longtemps acquises.

Comme je vous l'ai dit dans mon précédent article traitant le même sujet: Adressez vos objections, vos propositions ou vos adhésions à l'adresse inscrite sur vos fronts qui pensent et qui regardent, là on peut tout et vous pouvez être assuré qu'on y travaillera au mieux de vos intérêts.

L'encre à poinçon n'est pas épuisée, nous avons le grand tort de ne pas en profiter pour mieux nous connaître et nous communiquer toute notre pensée.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, il faut dès à présent que le carillon des aveugles de la guerre sonne à toute volée, chassant le crépuscule qui nous entoure et annonçant l'aurore d'un avenir plus stable et plus assuré.

Sous-lieutenant J. CHOUNET,
Oursbellite (Hautes-Pyrénées).

L'Union des Aveugles de Guerre

Toulouse, le 26 mai 1918.

Monsieur Brieux,

Je viens d'écouter la lecture de votre estimable *Journal des Blessés aux Yeux*, et, comme d'habitude, les belles paroles d'encouragement qu'il contient ont apporté à mon âme un réconfort nouveau qui finit par me convaincre qu'encore, malgré mes diverses mutilations je pourrais, dans la deuxième phase de ma vie, retrouver un peu de bonheur que je croyais avoir perdu à tout jamais.

Encore aujourd'hui vous nous donnez une nouvelle preuve de votre inlassable dévouement en voulant créer un syndicat pour le plus grand bien des brossiers et je ne peux que me rallier à votre idée, tant elle est si désirable. Vous, monsieur Brieux, placé à la tête de ce groupement comme président, ce serait un sûr

garant de réussite et de prospérité, et, sans nul doute, tous les camarades de France seront de mon avis. Quant au choix du comité et du personnel à employer pour son bon fonctionnement, nous vous ferions injure en ne le laissant pas à votre agrément. Pour la question des aveugles civils, il me semble que l'« Amitié des Aveugles de France », à laquelle ils devraient adhérer, est tout indiquée pour porter leurs revendications avec celles du « Syndicat des Aveugles de Guerre ». N'ayons crainte d'être traités d'accapareurs, il y a place pour tout le monde, surtout si, comme vous le dites, l'État est disposé à nous prêter son assistance.

Maintenant, monsieur Brieux, dois-je vous dire que, dans l'insomnie de mes nuits, j'avais rêvé d'une plus grande œuvre, celle d'une « Union nationale des Aveugles de Guerre », dont le but serait d'apporter à ses adhérents ce que l'État a négligé de faire jusqu'à présent, c'est-à-dire l'aide à notre relèvement moral par le travail. Vous allez me dire que c'est exactement la même idée qui vous a guidé dans la création du « Syndicat des Brossiers » : mais elle n'englobe que les brossiers seulement, et il serait à désirer que tous les corps de métiers y soient compris. J'ai toujours entendu dire que l'union fait la force; eh bien, il suffirait d'un simple appel à tous les camarades dans votre *Journal des Blessés aux yeux*, pour voir affluer dans vos bureaux des bulletins d'adhésion revêtus de signatures. Il y aurait de tous les métiers, et le bloc serait ainsi constitué. Cela fait, on s'occuperait d'abord du métier possédant le plus grand nombre, puis du suivant, et ainsi de suite. Un dépôt central de matières premières serait

créé à Paris pour le moment; plus tard, on pourrait s'occuper à installer des dépôts régionaux, placés dans les grandes villes de France, qui fourniraient aux camarades compris dans leur rayon les matières dont ils auraient besoin. Cela fait que beaucoup de camarades, tout en profitant du permis à demi-tarif que leur fait accorder l'A. V. H., iraient faire un tour de ballade à la ville voisine et faire leurs achats: ce serait pour eux une occasion de se divertir. Ces mêmes dépôts recevraient les objets fabriqués, qu'ils écouleraient suivant les ordres de la direction. Les camarades exerçant un métier isolé s'adresseraient directement au dépôt central.

Cette œuvre pourrait recevoir des dons, qui viendraient augmenter son capital et faciliteraient une majoration sur le prix du travail rendu, suivant les aptitudes physiques et les besoins de chacun. Exemple: le réformé n° 2 toucherait une majoration plus forte, les pères de famille aussi; les amputés également, etc., etc. A ceux qui exerceraient des professions libérales, l'Union leur fournirait les livres dont ils auraient besoin et s'occuperait aussi de leur placement.

Tout cela n'empêcherait pas chacun de faire partie de la « Fédération des Mutilés » qui peut revendiquer ses droits envers l'État.

Voilà, monsieur Brieux, ce que j'ai rêvé. Mais qu'à cela ne tienne, votre idée est très bonne et n'est peut-être que le commencement de mon rêve. Puisse-t-elle se réaliser!

Pardonnez-moi les quelques fautes de style que j'ai pu commettre, et assurez-moi que vous auriez l'intention de faire paraître cette lettre sur votre journal, que vous seriez bien obligé de me la corriger avant de la porter à mes confrères typos.

Recevez, monsieur Brieux, l'hommage de mes sentiments respectueux et l'expression de ma plus profonde reconnaissance.

A. SEGUY,
aveugle-sourd-manchot,
élève à l'école de rééducation
des soldats aveugles,
château de Bellevue, Toulouse.

La Concurrence

Doudeville, le 23 mai 1918.

Cher monsieur Brieux,

Je reçois très régulièrement chaque mois le journal qui, toujours, est très intéressant; j'ai fait relire l'article dans lequel vous demandez notre avis sur le syndicat des brossiers.

Je comprends que cette proposition soit très délicate à mettre à exécution, car il faut aussi que ceux qui sont aveugles non par la guerre puissent travailler; aussi j'ajouterais même plus que nous, car nous avons toujours un petit salaire que ces camarades n'ont pas; je suis de votre avis qu'il faut aussi prendre leur parti.

Ce qui serait bien juste, c'est que les prisonniers ne travaillassent pas la brosse, car en partie ce travail est fait par eux. Je crois que puisqu'ils ont leurs yeux, l'État pourrait leur confier d'autres travaux. Cela nous fait perdre notre petit bénéfice, car ils travaillent presque pour rien, ce qui permet aux fabriques de vendre meilleur marché.

Ensuite, une question: je me suis bien souvent demandé (ayant les catalogues des fabriques) comment elles font de si bas prix. Voici ce que m'a répondu un patron:

Chaque fabrique a un agent qui part, à la saison opportune, pour acheter les matières premières. Il fait un marché au Brésil, mettons pour le chiendent, à 1 fr. 50 le kilo. Il en

achète pour cent mille francs. Il loue un bateau sur lequel il charge la marchandise qui, rendue au Havre, revient à 3 francs le kilo. Pour toutes les autres matières, il en est de même. Dans ces conditions, nous aurons toujours du mal à pouvoir gagner notre vie. Ce patron me disait : Pour que vous puissiez arriver à gagner suffisamment, il faudrait qu'un haut personnage formât une société qui enverrait un agent à l'étranger. Nous pourrions y arriver très bien et, ensuite faire, comme l'Association Valentin Haüy, mettre des entrepôts dans chaque région, qui seraient dirigés par des personnes dévouées. Sans cela nous fléchirons toujours, et après la guerre nous n'arriverons pas à écouler nos produits. Exemple : dans cette région, je ne puis vendre en gros que l'article de chiendent, parce que les transports pour le Brésil ne se font plus et que les fabriques sont obligées d'acheter en seconde main, au Havre ; les autres matières, elles en ont encore en magasin ; et moi, achetant au prix du jour à votre entrepôt, il m'est absolument impossible de vendre en gros, puisque les fabriques vendent encore meilleur marché que moi et je ne compte pas mon temps. Voyez les difficultés que nous aurons après la guerre, si nous ne pouvons pas avoir directement les matières du pays même.

Je vous cite deux ou trois prix de fabrique et les miens, ce que je ne puis pas faire pour le gros :

Brosses à lave-pont, en fabrique : 0 fr. 85 ;

les miennes (sans mon temps) reviennent à 1 franc.

Si je prends 0 fr. 20 en plus de façon, ça fait une brosse trop chère et les clients me disent : « Que voulez-vous, c'est trop cher ! »

Pour le coco au même prix, il est de même.

Alors, il est impossible de travailler dans ces conditions. Ça va bien pour l'instant, on en vend tout de même mais après la guerre les clients diront : « Mon vieux, à la gare tu vends trop cher ! »

Donc, pour l'instant, ce qui se vend le mieux, c'est le chiendent, ce que la fabrique vend 10 francs la douzaine. Pourquoi ? Parce que les transports sont suspendus avec le Brésil et que les fabriques achètent en France chez un commissionnaire du Havre.

Moi, ma grande question serait de savoir si nous pourrions faire ce que j'ai dit plus haut. Maintenant, chaque dit sa confession à son père ; vous ne prendrez ce que vous voudrez et vous pourrez, si vous le jugez utile, en dire quelques mots dans votre prochain numéro.

Puisque nous en sommes à des brosses, dans un des derniers numéros j'ai pu croire que des camarades sont assez partisans de faire travailler les voyants. C'est comme ceux qui veulent prendre une poche pour aller chercher leur pain. C'est se retirer du petit bien-être, à mon avis, et je ne vois pas bien que d'autres camarades pensent comme moi. Ce que nous pourrions faire, c'est faire travailler le mari et l'épouse : un point, c'est tout. C'est un moyen d'arriver : les petits ruisseaux font les grandes rivières et tout vient de la même source.

Je vous demande excuse, monsieur Brieux, de mon long bavardage, et termine en vous adressant mes respectueuses salutations.

Joseph DUPUIS.

Et, comme toujours, pour vous dire d'ordre, le sourire.

VALENTIN HAÜY

Toute communauté a ses grands hommes. Ce sont les hommes de bonne volonté qui l'ont libérée de ses infortunes naturelles. Le monde des aveugles a ses grands hommes à lui, Valentin Haüy et Braille, deux Français. J'ai voulu vous parler aujourd'hui de Valentin Haüy. Il est le libérateur des aveugles. J'ai pensé qu'il vous importait de connaître sa vie. J'ai pensé encore que cela vous donnerait un peu chaud au cœur d'entendre parler de lui. Il y a un grand charme à sentir comme répandue autour de nous, protectrice et douce, la pensée vivante ou morte des hommes généreux qui ont compris notre misère.

Une circonstance fortuite décida de la vie entière de Valentin Haüy. Voici ce qu'il écrivait vers 1800 :

« Il y a bientôt trente ans qu'un outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des Quinze-Vingts, et répété tous les jours pendant près de deux mois, excitait la curiosité de ces hommes qui, sans doute, n'appréhendaient jamais les douces émotions de la sensibilité.

« Au mois de septembre 1771, on avait placé dans un café de la foire Sainte-Ovide dix aveugles choisis parmi ceux qui n'avaient que la triste et humiliante ressource d'aller mendier leur pain sur la voie publique.

« On les avait grotesquement affublés de robes et de longs bonnets pointus ; on leur avait mis sur le nez de grosses lunettes de carton sans verre. Placés devant un pupitre qui portait de la musique et des lumières, ils exécutaient un chant monotone : car le chanteur, les violons et la basse ne faisaient entendre la même partie.

« C'était, sans doute, à l'aide de cette dernière circonstance qu'on prétendait justifier l'insulte que l'on avait faite à ces infortunés, en les environnant

des emblèmes d'une sottise ignorante, en plaçant, par exemple, derrière leur coryphée, une queue de paon en son étalage, et sur sa tête la coiffure de Midas.

« Pourquoi faut-il qu'une scène si déshonorante pour l'espèce humaine n'ait point péri à l'instant même de sa conception ? Pourquoi la Poésie et la Gravure prêtèrent-elles leur divin ministère à la publication de cette atrocité ? Ah ! sans doute, c'était, continue Valentin Haüy, pour que le tableau reproduit sous mes yeux, portant dans mon cœur une affliction profonde, échauffât mon génie. Oui me dis-je, à moi-même, saisi d'un noble enthousiasme, je substituerai la vérité à cette fable ridicule, je ferai lire les aveugles ; je placerai dans leurs mains des volumes imprimés par eux-mêmes. Ils traceront des caractères et reliront leur propre écriture. Enfin, je leur ferai exécuter des concerts harmonieux.

« Oui, homme atroce, qui que tu sois, ces oreilles d'âne dont tu voulais dégrader la tête de l'infortune, je les attacherai à la tienne. »

(Troisième note du citoyen Valentin Haüy, auteur de « La manière d'instruire les aveugles ». An IX de la République française.)

Je ne vous ai pas lu cette page comme une grande page littéraire. Elle est bien plus qu'une page de littérature. Elle est tout un programme d'affranchissement. Elle n'est pas écrite avec l'esprit. Un cœur tendre et généreux y dit, comme il peut, ce qu'il a senti. Elle éclaire et explique toute la vie de Valentin Haüy. La vie de l'homme qui écrit une telle page devait être un apostolat.

Ainsi, au XVIII^e siècle, les aveugles étaient encore des êtres misérables qu'on pouvait, au mépris de toute humanité, tourner en dérision. La raison de cela : ils étaient des men-

dians, presque par tradition. Ils avaient leurs confréries, un droit à rendre la main à la porte des églises. Ils se disputaient ce droit. Ces « charges », si l'on peut dire, se vendaient. L'aumône publique entretenait les aveugles. Le monde dans lequel ils vivaient était un monde de charité, et la charité peut bien être une belle vertu; celle-là est la vertu d'un monde mal fait, puisqu'elle diminue l'homme et lui fait perdre sa dignité.

Des milliers de curieux passèrent au « Café des Aveugles » que peint Valentin Haüy dans sa note. On riait sans scrupules et sans remords. Ce n'était pour tout le monde qu'une « curiosité », que l'actuelle curiosité de Paris. On allait voir les aveugles musiciens comme on va voir des singes savants.

Mais, comme on saisit à plein, en cette aventure, la grandeur généreuse de l'homme: Valentin Haüy passe, et seul il distingue en ce spectacle un « outrage fait publiquement à l'humanité ». Sa tendresse s'émeut à cette scène. Ces aveugles dont on s'amuse peuvent bien être des mendiants. Ils sont aussi des hommes. Ce n'est pas assez dire. Ils ont un titre de plus que tous les autres hommes à être traités comme des hommes. Ils connaissent une souffrance de plus et quelle souffrance!

Est-ce leur faute s'ils sont aveugles? Est-ce leur faute s'ils mendent? A-t-on fait ce qu'il fallait pour qu'ils ne mendiassent pas? Leur a-t-on appris à lire, à écrire, à travailler? Quel métier leur a-t-on enseigné? Cette charité est une vertu paresseuse. Les passants sortent de l'église la conscience satisfaite: ils ont donné deux sous à l'aveugle; l'aveugle priera pour eux; ils croient avoir sauvé leur âme. Le marché est avantageux. Parce que les aveugles sont les plus malheureux, faut-il que notre pitié les humilie? Faut-il accepter qu'ils mendent? Faut-il, parce qu'ils ont perdu leurs yeux, qu'ils perdent aussi leur dignité?

Telles furent sans doute les flexions de Valentin Haüy. Elles nous paraissent que naturelles à penser; mais un tel mouvement du cœur était, en ce temps-là, une sorte d'intervention morale.

Il en va ainsi de toute misère. Ceux qui n'en souffrent pas l'ignorent et veulent l'ignorer. Ils vivent avec elle. Ils n'en sont émus que pour en rire jusqu'au jour où quelque génie de bonté la révèle et de tout son cœur de toute son humaine tendresse, croit qu'il y aurait honte pour l'humanité à en supporter plus longtemps la vue à ne pas tendre toutes ses forces pour la consoler. Alors l'humanité fait un pas vers le bonheur.

Ce jour de la foire Sainte-Ovide, en 1771, le monde des aveugles fit un pas vers le bonheur. Pasteur a écrit merveilleusement: « Il y a dans la vie de tout homme un jour inoubliable où il a connu à plein esprit et à plein cœur des émotions si généreuses, où il s'est senti vivre avec un tel mélange de fierté et de reconnaissance, que le reste de son existence en est éclairé à jamais. » De ces jours splendides où l'on sent son cœur battre avec le cœur de l'humanité, on peut douter qu'il y en ait dans toute la vie humaine. Tant de gens ne songent qu'à vivre leur vie. Il y en a dans la vie des hommes généreux. Ce jour de 1771 fut pour Valentin Haüy un de ces jours-là. Sa vie en est toute illuminée. Il est désormais un de ces génies qui, lentement, instituent dans le monde le règne de la bonté. Ces génies de la bonté sont des libérateurs. Ils font tomber des chaînes. Ils paraissent et après eux l'humanité est un peu plus humaine.

Valentin Haüy se connaît désormais mais de grands devoirs. Il enseigna aux aveugles à lire, à écrire et à travailler. Rien dans sa vie passée ne le préparait particulièrement à cet apostolat. C'est la grandeur de la destinée humaine que, de demeures inconnues de la foule obscure, sortent des hommes

que l'aventure ou leur propre énergie fait des conducteurs et des sauveurs des autres hommes. Valentin Haüy vient du peuple. Son enfance n'a rien que d'ordinaire. Il est né en Picardie, à Saint-Just-en-Chaussée, en 1745.

Comme son père, il serait devenu un ouvrier, sans doute, n'eût été près de son village un couvent de Prémontrés, des moines qui bientôt prirent à leur charge les deux fils du père Haüy, René Haüy, celui qui devait être le fondateur de la science appelée « cristallographie », et Valentin Haüy. Les deux frères firent à l'abbaye de petites études. Mais, aussi bien, n'était-il pas besoin de fortes études pour faire la découverte que fit Valentin Haüy. Il y fallait surtout beaucoup de cœur. En 1764, les deux frères vinrent à Paris. L'ainé, le plus avant, fut agréé comme répétiteur au collège de la rue du Cardinal-Lemoine. Valentin Haüy acheva ses études, et bientôt sa connaissance des langues étrangères lui permit de devenir interprète. Il devait exercer ce métier pendant la plus grande partie de sa vie. Il n'avait pas grand souci de la politique, mais seulement du bien public, ce qui est autre chose, et il servit consciencieusement la Royauté, la République, la Convention, le Directoire, l'Empire et la Royauté encore. Avec une naïveté charmante, il signait sa note que je vous ai lue en commençant: « Valentin Haüy », interprète de tous les gouvernements qui ont régi successivement la France. Manifestations des passions politiques eut pu nuire à l'œuvre qu'il avait entreprise et il ne s'en souciait point.

1771 est l'année de la rencontre de Valentin Haüy et des aveugles. Il chercha, il médita, il se renseigna. Il se contra vers cette époque l'abbé de l'Épée. Et c'est une grande rencontre que celle de ces deux hommes. L'un vient d'affranchir les sourds-muets, l'autre travaille à affranchir les aveugles. Valentin Haüy professait pour l'abbé de l'Épée une véritable

vénération, et pour vous peindre son admirable modestie je veux vous dire un de ses mots. Comme on le louait, sur la fin de sa vie, et comme on lui parlait de l'abbé de l'Épée, il répondit: « L'abbé de l'Épée est un créateur d'âmes; moi, je ne suis qu'un inventeur de lunettes. » Il suit les efforts du libérateur des sourds-muets, il étudie ses méthodes. Vers ce temps-là encore, il lit sans doute la célèbre « lettre » de Diderot « sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient ». La lettre de Diderot, cet initiateur en toutes choses, dont l'esprit tourna à toutes les idées nouvelles du siècle, publiée en 1749, était bien faite pour ébranler les préjugés des clairvoyants. Le titre même est une sorte d'avertissement. Diderot expliquait à « ceux qui voient » qu'ils n'avaient pas lieu de tirer tant de gloire de leurs yeux. « Les secours que nos sens se prêtent mutuellement, écrivait-il, les empêchent de se développer. » Mais qu'un homme vienne à perdre la vue, ses autres sens, ces rois tombés en fainéantise, retrouvent toute leur activité. Cet ouvrage, qui célébrait l'adresse merveilleuse de certains aveugles, devait assurer Valentin Haüy dans sa foi. Il y était dit qu'une jeune fille aveugle, Mélanie Salignac, avait pensé à écrire avec la tête d'une épingle et avait pu se relire. C'était un premier essai de l'écriture en relief. Quel espoir ce seul fait dut mettre au cœur de Valentin Haüy! La « lettre » rapportait beaucoup d'expériences analogues. Mais il ne s'agissait toujours, hélas! que de cas exceptionnels et d'aveugles riches que leur fortune ou des circonstances particulières avaient en partie libérés. Or, Valentin Haüy voulait l'affranchissement de tous les aveugles et plus particulièrement l'affranchissement des plus pauvres.

Il devait penser que les recherches froides de l'esprit ne conduisent à rien. Et puis, son cœur n'avait-il déjà pas fait la découverte? Il ne doutait

pas qu'il fût possible aux aveugles, comme aux autres hommes, de travailler et de vivre de leur travail. Mais il en fallait faire la preuve et, pour cela, aller vers les aveugles. Dans sa grande confiance, il dut penser d'abord qu'il suffirait d'aller vers eux et de leur dire : « Les voyants vous humilient. Parce qu'ils ont la vanité de leurs yeux, ils disent et ils font croire que vous ne pouvez travailler. Ils vous trompent. Ils vous disent d'aller mendier. Venez et travaillez. » Et les aveugles jetteraient leurs sébiles de mendiants et demanderaient des outils d'ouvriers.

Il alla vers les aveugles, et l'événement déçut sans doute sa confiance. Il dut faire beaucoup de tentatives infructueuses. Les aveugles eux-mêmes ne se croyaient pas capables d'aucun travail. Si ancien et si fort était le préjugé ! Qu'un aveugle pût travailler, qui pouvait le croire ? Et puis, les plus vieux des mendiants aveugles avaient l'habitude de la mendicité. Ils n'en souffraient plus, esclaves habitués à leurs chaînes, et qui ne voulaient pas qu'on les en délivrât.

Une idée vint à Valentin Haüy : un enfant ! un enfant aveugle accepterait de travailler. Ce que je vais vous conter arrive en 1784. Le porche de Saint-Germain-des-Prés abritait des aveugles mendiants. Il y avait parmi eux un petit garçon aveugle, de mine fort intelligente. Il devait souhaiter apprendre à lire et à écrire. N'est-ce pas le désir de tous les enfants ? Valentin Haüy alla trouver le petit Lesueur (c'était son nom), et lui demanda s'il acceptait d'être son élève. Valentin Haüy connut une déception de plus. L'enfant ne voulut pas le suivre. Qu'il apprit à lire, était-ce possible ? Et d'ailleurs il avait besoin de mendier, pour ses parents, ses frères et ses sœurs. Valentin Haüy rencontrait la même résistance et la même défiance chez l'enfant aveugle et chez les vieillards. Les aveugles tenaient-ils

donc tant à leur misère ? Les aveugles voulaient-ils vraiment être des mendiants ?

Alors, et c'est ici que se révèle la grande bonté de cet homme, il accepta de voir la vérité : la misère des années de misère avaient avili les aveugles qu'il aimait. Fallait-il s'étonner ? N'était-ce pas parce qu'ils étaient indignes qu'il devait les aimer ? N'était-ce pas leur avilissement même qui les rendait pitoyables et qui l'avait amené vers eux ? Il les aimait comme ils étaient, avilis et indignes. Il forcerait leur résistance, et il les aimerait assez pour les sauver quand même malgré eux.

Il proposa à l'enfant un traité, un marché ! Le petit passerait ses matinées à l'étude, ses après-midi à mendier. Valentin Haüy lui donnerait la valeur de ses aumônes du matin. Et l'histoire raconte que bientôt Valentin Haüy payait les après-midi comme il avait payé les matinées, afin que toute la journée pût être consacrée à l'étude.

Valentin Haüy payait l'enfant aveugle pour lui faire du bien.

(A suivre.)

L' GUEHENNO.

Nous sollicitons de nos camarades l'envoi de lettres destinées à reconforter les nouveaux blessés.

Celles qui seront publiées seront payées dix centimes ligne.